





# **A quoi rêvent les jeunes filles**

Alfred de Musset

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## **M NON**

Ah! mon Dieu! comment faire? C'est peut-être un voleur.

NINETTE

Oh! non, je ne crois pas.

Il avait sur l'épaule une chaîne superbe. Un manteau d'Espagnol, doublé de velours noir, Et de grands éperons qui reluisaient dans l'iLerbe.

XINON.

C'est pourtant une chose étrange à concevoir, Qu'un homme comme il faut tente une horreur semblable. Un homme en manteau noir, c'est peut-être le diable. Oui, ma chère. Qui sait? Peut-être un revenant.

MXETTE.

Je ne crois pas, ma chère : il avait des moustaches.

## **NINO.X**

J'y pense, dis-moi donc, si c'était un amant!

NINETTE

S'il allait revenir! — Il faut que tu me caches.

## NINON

C'est peut-être papa qui veut te faire peur.

Dans tous les cas, Ninette, il faut qu'on te ramène.

Holà! Flora, Flora! reconduisez ma sœur.

Flora paraît sur la porte.

Adieu, va, ferme bien ta porte.

## NINETTE

Et toi la tienne.

Elles s'embrassent. Ninotte sort avec Flora.

NINON, soille, mettant son verrou.

Des éperons d'argent, un manteau de velours! Une chaîne! un baiser! — c'est extraordinaire.

Elle se décoiffe.

Je suis mal en bandeaux; mes cheveux sont trop courts. Bah ! j'avais deviné ! — C'est sans doute mon père. Ninette est si poltronne! — Il l'aura vu passer. C'est tout simple, sa fille, il peut bien l'embrasser. Mes bracelets vont bien.

Elle les dôle.

Ah! demain, quand j'y pense, Ce jeune homme étranger qui va venir dîner! C'est un mari, je crois, que l'on veut nous donner. Quelle drôle de chose! Ah! j'en ai peur d'avance. Quelle robe mettrai-je?

Elle se couche.

Une robe d'été?

Non, d'hiver : cela donne un air plus convenable. Non, d'été : c'est plus jeune et c'est moins apprêté. On le mettra sans doute entre nous deux à table. Ma sœur lui plaira mieux. — Bah! nous verrons toujours. — Des éperons d'argent! — un manteau de velours! Mon Dieu! comme il fait chaud pour une nuit d'automne! Il faut dormir, pourtant. — N'entends-je pas du bruit? C'est Flora qui revient; — non, non, ce n'est personne. Tra la, tra deri da. — Qu'on est bien dans son lit! Ma tante était bien laide avec ses vieux panaches, Hier soir à souper. — Comme mon bras est blanc! Tra deri da. — Mes yeux se ferment. — Des moustaches... Il la prend, il l'embrasse et se sauve en courant.

Elle s'assoupit. — On entend par la fenêtre le bruit d'une guitare et une voix.

— Ninon, Ninon, que fais-tu de la vie? L'heure s'enfuit, le jour succède au jour.

## **ACTE I, SCÈNE I**

Rose ce soir, demain flétrie, Comment vis-tu, toi qui n'as pas d'amour?

NINON, s'cveillant.

Est-ce un rêve? J'ai cru qu'on chantait dans la cour.

LA VOIX, au dehors.

Regarde-toi, la jeune fille.

Ton cœur bat et et ton œil pélille.

Aujourd'hui le printemps, Ninon, demain l'hiver. Quoi! tu n'as pas d'étoile, et tu vas sur la mer! Au combat sans musique, en voyage sans livre! Quoi! tu n'as pas d'amour, et tu parles de vivre! Moi, pour un peu d'amour je donnerais mes jours; Et je les donnerais pour rien sans les amours.

## NINON

Je ne me trompe pas; — singulière romance! Comment ce chanteur-là peut-il savoir mon nom? Peut-être sa beauté s'appelle aussi Ninon.

## LA VOIX

Qu'importe que le jour finisse et recommence, Quand d'une autre existence Le cœur est animé?

Ouvrez- vous, jeunes fleurs. Si la mort vous enlève,

La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve.

Et vous aurez vécu, si vous avez aimé.

NINON, soulevant s;i jalousie.

Ses éperons d'argent brillent dans la rosée; Une chaîne à glands d'or relie son manteau noir. Il relève en marchant sa moustache frisée. — Quel est ce personnage et comment le savoir?

10 A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES.

SCÈNE II

mus, à sa toilette; SPADILLE, QUINOLA.

mis.

Lequel de vous, marauds, m'a posé ma perruque? Outre que les rubans me font mal à la nuque, Je suis couvert de poudre, et j'en ai plein les yeux.

QUINOLA.

Ce n'est pas moi.

SPADILLE

Ni moi.

QUINOLA.

Moi, je tenais la queue.

SPADILLE

Moi, monsieur, je peignais.

IRUS

Vous mentez tous les deux.

Allons, mon habit rose et ma culotte bleue. Hum! Brum !  
Diable de poudre! — Hatsch! Je suis aveugle.

Il éternue.

QUINOLA, ouvrant une armoire.

Monsieur, vous ne sauriez mettre cette culotte. La lampe était auprès, — toute l'huile a coulé.

SPADILLE, ouvrant une autre armoire.

Monsieur, votre habit rose est tout rempli de crotte : Quand je l'ai déployé le chat était dessus.

IRUS

Ciel! de cette façon voir tous mes plans déçus! Écoutez, mes amis, — il me vient une idée : Quelle heure est-il?

SPADILLE

Monsieur, l'horloge est arrêtée.

## **ACTE I, SCÈNE II. II**

mus.

A-t-on sonné déjà deux coups pour le dîné?

QUINOLA

Non, l'on n'a pas sonné.

SPADILLE

Si, si, l'on a sonné.

IRUS

Je tremble à chaque instant que le nouveau convive Qui doit venir dîner ne paraisse et n'arrive.

SPADILLE

Il faut vous mettre en vert.

QUIXOLA.

Il faut vous mettre en gris, mus.

Dans quel mois sommes-nous?

SPADILLE

Nous sommes en novembre.

QUIXOLA.

En août! en août!

mus.

Mettez ces deux habits.

Vous vous promènerez ensuite par la chambre, Pour que je voie un peu l'elTet que je ferai.

Les valets obéissent.

SPADILLE

Moi, j'ai l'air d'un marquis.

QUINOLA

Moi, j'ai l'air d'un ministre.

mus, les regardant.

Spadille a l'air d'une oie, et Quinola d'un cuistre. Je ne sais pas à quoi je me déciderai.

LAERTE, entrant.

Et vous, vous avez l'air, mon neveu, d'une bête,

N'êtes- vous pas honteux de vous poudrer la tête, Et de perdre, à courir, dans votre cabinet, Plus de temps qu'il n'en faut pour écrire un sonnet? Allons, venez dîner; — votre assiette s'ennuie.

mus.

Vous ne voudriez pas, au prix de votre vie, Me traîner au salon, sans rouge et demi-nu? Quel habit faut-il mettre?

LAERTE

Eh! le premier venu. Allons, écoutez-moi. Vous trouverez à table Le nouvel arrivé : — un jeune homme aimable. Qui vient pour épouser un de mes chers enfants. Jetez, au nom de Dieu, vos regards triomphants Sur un autre que lui : ne cherchez pas à plaire, El n'avez pas tout comme à votre ordinaire. Il est simple et timide, et de bonne façon; Enfin c'est ce qu'on nomme un honnête garçon. Tâchez, si vous trouvez ses manières communes, De ne point décocher, en prenant du tabac, Votre charmant sourire et vos mots d'almanach. Tariessez, s'il se peut, sur vos bonnes fortunes. Ne vous inondez pas de vos flacons damnés; Qu'on puisse vous parler sans se boucher le nez; Vos gants blancs sont de trop; on dîne les mains nues.

mrs.

Je suis presque tenté, pour cadrer à vos vues, D'ôter mon habit vert, et de me mettre en noir.

LAERTE

Non, de par tous les saints, non, je vous remercie. La peste soit de vous ! — Qui diantre se soucie. Si votre habit est vert, de s'en apercevoir?

## **ACTE I, SCENE III. ii**

mus.

Puis-je savoir, du moins, le nom de ce jeune homme?

LAERTE

Qu'est-ce que ça vous fait? C'est Silvio qu'il se nomme.

IRUS

Silvio ! ce n'est pas mal. — Silvio ! — le nom est bien; Irus, — Iriis, — Silvio; — mais j'aime mieux le mien.

LAERTE

Son père est mon ami, — celui fie votre mère.

iSous avons le projet, depuis plus de vingt ans,

De mourir en famille, et d'unir nos enfants.

Plût au ciel, pour tous deux, que son fils eût un frère !

IRUS

Vrai Dieu! monsieur le duc, qu'entendez-vous par là? Ne dois-je pas aussi devenir votre gendre ?

LAERTE

C'est bon, je le sais bien; vous pouvez vous attendre A trouver votre tour; — mais Silvio choisira.

Ext'impl.

### SCÈNE III

Le jardin du Duc.

NINOxV, NINETTE, dans des bosquets séparés. NINON.

Cette voix retentit encore à mon oreille.

NINETTE

Ce baiser singulier me fait encore frémir.

NINON

Nous verrons cette nuit; il faudra que je veille.

NINETTE

Cette nuit, cette nuit, je ne veux pas dormir.

NINON

Toi dont la voix est douce, et douce la parole, Chanteur mystérieux, reviendras-tu me voir? Ou, comme en soupirant l'hirondelle s'envole, Mon bonheur fuira-t-il, n'ayant duré qu'un soir?

NINETTE

Audacieux fantôme à la forme voilée, Les ombrages ce soir seront-ils sans danger? Te reverrai-je encor dans cette sombre allée, Ou disparaîtras-tu comme un chamois léger?

NINON

L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies, Un jeune rossignol chante au fond de mon cœur. J'entends sous les roseaux murmurer des génies... Ai-je de nouveaux sens inconnus à ma sœur?

NINETTE

Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine Les baisers du zéphyr trembler sur la fontaine. Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus? Ma sœur est une enfant, — et je ne le suis plus.

NINON

o fleurs des nuits d'été, magnifique nature !

o plantes! ô rameaux, l'un dans l'autre enlacés !

NINETTE

o feuilles des palmiers, reines de la verdure, Qui versez vos amours dans les vents embrasés !

SILVIO, entrant.

Mon cœur hésite encor, — toutes les deux si belles ! Si conformes en tout, si saintement jumelles ! Deux corps si transparents attachés par le cœur ! On dirait que l'aînée est l'étui de sa sœur. Pâles toutes les deux, toutes les deux craintives,

## ACTE I, SCÈNE IV

Frêles comme un roseau, blondes comme les blés ;

Prêtes à tressaillir comme deux sensibles,

Au toucher de la main. — Tous mes sens sont troublés.

Je n'ai pu leur parler, — j'agissais dans la fièvre ;

Mon âme à chaque mot arrivait sur ma lèvre.

Mais elles, quel bon goût ! quelle simplicité !

Hélas ! je sors d'hier de l'université.

Biitrenl Laëite et Irus uq cigare à la bouche. LAERTE.

Eh bien ! notre convive, où ces dames sont-elles ?

IRUS

Quoi ! vous sortez de table, et vous ne fumez pas ?

SILVIO, embrassant Lacle.

o mon père ! ô mon duc ! Je ne puis faire un pas. Tout mon être est biisé.

Ninon et iNinetle paraisscnl.

## IRUS

Voilà ces demoiselles.

Ninon, ma barbe est fraîche, et je vais t'embraser.

Ninon se sauve. — Irus court après elle. LAERTE.

Ne sauriez-vous. Irus, dîner sans vous griser?

Ils sortent en se pronii/nanl.

## SCÈNE IV

NINETTE, resiée se.Ie; FLORA.

### NINETTE

Où cours-tu donc, Flora? Mon Dieu! la belle chaîne? Voyez donc ! les beaux glands! Qui t'a donné cela?

NINON, accourant.

Voyons ! laisse-moi voir. — Ah ! je suis hors d'haleine.

Quel sol que cet Irus ! — Tu Tas trouvé, Flora?

Le beau collier, ma foi ! Vraiment, comme elle est fière.

FLORA, à Miion.

Je voudrais vous parler.

Elle l'entraîne dans un coin.

NINETTE

Quoi donc? c'est un mystère?

FLORA, à Ninon.

Rentrez dans votre chambre, et lisez ce billet.

NINON

Un billet? d'où vient-il?

FLORA

Mettez-le, s'il vous plaît, Dans ce petit coin-là, sur votre cœur,  
la belle.

Elle le lui met dans son sein.

NINON

Tu sais donc ce que c'est?

FLORA

Moi, non, je n'en sais rien.

Ninon sort en courant.

NINETTE

Qu'as-tu dit à ma sœur, et pourquoi s'en va-t-elle?

FLORA, tirant un autre billet.

Tenez, lisez ceci.

NINETTE

Pourquoi? Je le veux bien.

Mais qu'est-ce que c'est donc?

FLORA

Lisez toujours, ma chère Mais prenez garde à vous. — J'aperçois votre père; Allez vous enfermer dans votre appartement.

NINETTE

Pourquoi?

A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES

ACTE I SCÈNE I) NINETTE.

^ ' Un homme vient à moi, m'enlève dans ses bras.

## ACTE I, SCÈNE IV

FLOUA.

Vous lirez mieux, et plus commodément.

Elles sortent. Entrent Lai'rtc et Silvio.

Je crois que notre abord met ces dames en fuite. Ah! monseigneur, j'ai peur de leur avoir déplu.

LAERTE

Bon, bon, laissez-les fuir, vous leur plairez bien vile. Dites-moi, mon ami, dans voire temps perdu, N'avez-vous jamais fait la

cour à quelques belles? Quel moyen preniez-vous pour dompter les cruelles?

### SILVIO

Père, ne raillez pas, je me défendrais mal.  
Bien que je sois sorti d'un sang méridional,  
Jamais les imbroglios, ni les galanteries,  
Ni l'art mystérieux des douces flatteries,  
Ce bel art d'être aimé, ne m'ont appartenu;  
Je vivrai sous le ciel comme j'y suis venu.  
Un serrement de main, un regard de clémence,  
Une larme, un soupir, voilà pour moi l'amour;  
Et j'aimerai dix ans comme le premier jour.  
J'ai de la passion, et n'ai point d'éloquence.  
Mes rivaux, sous mes yeux, sauront plaire et charmer.  
Je resterai muet; — moi, je ne sais qu'aimer.

### LAERTE

Les femmes cependant demandent autre chose.  
Bien plus, sans les aimer, du moment que l'on ose,  
On leur plaît. La faiblesse est si chère à leur cœur,  
Qu'il leur faut un combat pour avoir un vainqueur.

Croyez-moi, j'ai connu ces êtres variables.

Il n'existe, dit-on, ni deux feuilles semblables,

Ni deux cœurs faits de même, et moi, je vous promets

Qu'en en séduisant une, on séduit tout un monde. L'une aura les pieds plats, l'autre la jambe ronde, Mais la communauté ne changera jamais.

Avez-vous jamais vu les courses d'Angleterre? On prend quatre coureurs, — quatre chevaux sellés; On leur montre un clocher, puis on leur dit : Allez! Il s'agit d'arriver, n'importe la manière. L'un choisit un ravin, — l'autre un chemin battu. Celui-ci gagnera, s'il ne rencontre un fleuve; Celui-là fera mieux, s'il n'a le cou rompu. Tel est l'amour, Silvio; l'amour est une épreuve; Il faut aller au but, — la femme est le clocher. Prenez garde au torrent, prenez garde au rocher; Faites ce qui vous plaît, le but est immobile. Mais croyez que c'est prendre une peine inutile Que de rester en place et de crier bien fort : Clocher! clocher! je l'aime, arrive ou je suis mort.

## SILVIO

Je sens la vérité de votre parabole.

Mais si je ne puis rien trouver, même en parole,

Que pourrai-je valoir, seigneur, en action?

Tout le réel pour moi n'est qu'une fiction;

Je suis dans un salon comme une mandoline

Oubliée en passant sur le bord d'un coussin.

Elle renferme en elle une langue divine,

Mais si son maître dort, tout reste dans son sein.

LAERTE

Ecoutez donc, alors, ce qu'il vous faudra faire. Recevoir un mari de la main de son père. Pour une jeune fille est un pauvre régal. C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal. C'est dans les nuits d'été, sur une mince échelle,

## **ACTE I, SCÈNE IV**

Une épée à la main, un manteau sur les yeux, Qu'une enfant de quinze ans rêve ses amoureux. Avant de se montrer, il faut leur apparaître. Le père ouvre la porte au matériel époux, Mais toujours l'idéal entre par la fenêtre. Voilà, mon cher Silvio, ce que j'attends de vous. Connaissez-vous l'escrime?

SILVIO

Oui, je tire l'épée.

LAERTE

Et pour le pistolet, vous tuez la poupée,

in'est-ce pas? C'est très bien; vous tuerez mes valets.

Mes filles tout à l'heure ont reçu deux billets;

Ne cherchez pas, c'est moi qui les ai fait remettre.

Ah! si vous compreniez ce que c'est qu'une lettre!  
Une lettre d'amour lorsque l'on a quinze ans!  
Quelle charmante place elle occupe longtemps!  
D'abord auprès du cœur, ensuite à la ceinture.  
La poche vient après, le tiroir vient enfin.  
Mais comme on la promène, en traîneau, en voilure!  
Comme on la mène au bal! que de fois en chemin,  
Dans le fond de la poche on la presse, on la serre;  
Et comme on rit tout bas du bonhomme de père  
Qui ne voit jamais rien, de temps immémorial!  
Quel travail il se fait dans ces petites têtes!  
Voulez-vous, mon ami, savoir ce que vous êtes?  
Vous, à l'heure qu'il est? — Vous êtes l'idéal.  
Le prince Galaor, le berger d'Arcadie.  
Vous êtes un Lara; — j'ai signé votre nom.  
Le vieux duc vous prenait pour son gendre, — mais non,  
Non! Vous tombez du ciel comme une tragédie;  
Vous rossez mes valets; vous forcez mes verrous,  
Vous caressez le chien; vous séduisez la fille; Vous faites le  
malheur de toute la famille. Voilà ce que l'on veut trouver dans  
un époux.

## SILVIO

Quelle mélancolique et déchirante idée!

Elle est juste poulant; — qu'elle me fait de mal!

LAEP.TE.

Ah! jeune homme, avez-vous aussi votre idéal?

Pourquoi pas comme tous? Leur étoile est guidée Vers un astre inconnu qu'ils ont toujours rêvé; Et la plupart de nous meurt sans l'avoir trouvé.

LAEPtTE.

Attachez-vous du prix à des enfantillages? Cela n'em|êche pas les femmes d'être sages, Bonnes, franches de cœur; c'est un goût seulement; Cela leur va, leur plaît, — tout cela, c'est charmant. Écoutez-moi, Silvio : — ce soir, à la veillée, Vous vous cuirasserez d'un large manteau noir. Flora dormira bien, c'est moi qui l'ai payée. Ces dames, pour leur part, descendront en peignoir. Or, vous vous doutez bien, par cette double lettre, Que ce que vous vouliez, c'était un rendez-vous. Car, excepté cela, que veut un billet doux? Vous pénétrerez donc par la chère fenêtre. On vous introilura comme un conspirateur. Que ferez-vous alors, vous, double séducteur? Vous entendrez des cris. — C'est alors que le père, Semblable au commandeur dans le Festin de Pieire, Dans sa robe de chambre apparaîtra soudain. Il vous provoquera, sa chandelle à la main. Vous la lui soufflerez du vent de votre épée.

## ACTE I, SCÈNE IV

S'il ne reste par terre une tête coupée,

Il y pourra du moins rester un grand seau d'eau,

Que Flora lestement nous versera d'en haut.

Ce sera tout le sang que nous devons répandre.

Les valets aussitôt le couvriront de cendre;

On ne saura jamais où vous serez passé,

Et mes filles crieront : « o ciel! il est blessé! »

Je n'achèverai pas cette plaisanterie.

Calculez, mon cher duc, où cela mènera. Savez-vous, puisqu'il faut enfin qu'on nous marie, Si je me fais aimer, laquelle m'aimera?

LAERTE

Peut-être toutes deux, n'est-il pas vrai, mon gendre? Si je le trouve bon, qu'avez-vous à reprendre? o mon fils bien aimé! laissons parler les sols.

SILVIO

On a bouleversé la terre avec des mots.

LAEUTE.

Eh! que m'importe à moi! — Je n'ai que vous au monde Après mes deux enfants. Que me fait un brocard? "Vous êtes assez mûr,

sous votre tèle blonde, Pour porter du respect à l'honneur d'un  
vieillard.

SILVIO

Ah! je mourrais plutôt. Ce n'est pas ma pensée.

LAEUÏE.

Supposons que des deux vous vous fassiez aimer. Celle qui  
restera voudra vous pardonner. Votre image, Silvio, sera bientôt  
chassée Par un rêve nouveau, par le premier venu. Croyez-moi-  
jjes enfants n'aiment que l'inconnu. Dès que vous deviendrez le  
bourgeois respectable

n A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES.

Qui viendra tous les jours s'asseoir à déjeuner, Qu'on verra se  
lever, aller et retourner, Mettre après le café ses coudes sur la  
table. On ne cherchera plus l'être mystérieux, On aimera le frère,  
et c'est ce que je veux. Si mon sot de neveu parle de mariage, On  
l'en détestera quatre fois davantage, C'est encor mon souhait.  
Mes enfants ont du cœur, L'une soit votre femme, et l'autre votre  
sœur. Je me confie à vous, — à vous, fils de mon frère, Qui serez  
le mari d'une de mes enfants, Qui ne souillerez pas la maison de  
leur père. Et qui ne jouerez pas avec ses cheveux blancs. Qui sait?  
peut-être un jour ma pauvre délaissée Trouvera quelque part le  
mari qu'il lui faut. Mais l'importante affaire est d'éviter ce sot.

Irus eiitie.

mus.

A souper! à souper! messieurs, l'heure est passée.

LAERTE

Vous avez, Dieu me damne, encor changé d'habit.

mus.

Oui, celui-là va mieux; l'autre était trop petit.

Exciinl.

## SCÈNE PREMIÈRE

Le jardin. — Il est nuit.

LE DUC LAERTE*Je* robe de cliambre; SILVIO, enveloppé d'un manteau.

LAERTE

Lorsque cette lueur que vous voyez là-bas, Après avoir erré de fenêtre en fenêtre, Tournera vers ce coin pour ne plus reparaître, Il sera temps d'agir. — Elle y marche a grands pas.

Je vous l'ai dit, seigneur, cela ne me plaît pas.

LAERTE

Eh bien! moi, tout cela m'amuse à la folie. Je ne fais pas la guerre à la mélancolie; Après l'oisiveté, c'est le meilleur des maux. En général d'ailleurs, c'est ma pierre de touche; Elle ne pousse pas, celle plante farouche, Sur la majestueuse obésité des sols,

Mais la gaieté, Silvio, sied mieux à la vieillesse; Nous voulons la beauté pour aimer la tristesse. Il faut bien mettre un peu de rouge à soixante ans; C'est le métier des vieux de dérider le temps. On fait de la vieillesse une chose honteuse; C'est tout simple : ici-bas, chez les trois quarts des gens, Quand elle n'est pas prude, elle est entremetteuse. Cassandre est la terreur des vieillards indulgents. Croyez-vous cependant, mon cher, que la nature Laisse ainsi par oubli vivre sa créature? Qu'elle nous ait donné trente ans pour exister. Et le reste pour geindre ou bien pour tricoter? Figurez-vous, Silvio, que j'ai, la nuit dernière. Chanté fort joliment pendant une heure entière. C'était pour intriguer mes filles; mais, ma foi, Je crois, en vérité, que j'ai chanté pour moi.

## SILVIO

Aussi, dans tout cela, cher duc, c'est vous que j'aime. Il faudra pourtant bien redevenir moi-même. Songez donc, mon ami, qu'il ne restera rien Du héros de roman.

## LAERTE

Mon Dieu! je le sais bien.

Un roman dans un lit, on n'en saurait que faire. On réalise là tous ceux qu'on a rêvés. Après la bagatelle, il faut le nécessaire; Et j'espère pour vous, mon cher, que vous l'avez. Très ordinairement, dans ces sortes de choses. Ceux qui parlent beaucoup savent prouver très peu. C'est ce qui montre en tout la sagesse de Dieu. Tous ces galants musqués, fleuris comme des roses, Qu'on voit soir et matin courir les rendez-vous,

## ACTE II, SCÈNE

S'assouplir comme un gant autour des jeunes filles, Escalader les murs, et danser sur les grilles, Savent au bout du doigt ce qui vous manque, à vous. Vous avez dans le cœur, Silvio, es qui leur manque. Je me moque d'avoir pour gendre un saltimbanque, Capable de passer par le trou d'une clé. Si vous étiez comme eux, j'en serais désolé. Mais la méthode existe : il faut songer à plaire. Une fois marié, parbleu ! c'est votre affaire. Permettez-moi, de grâce, une autre question. Avez-vous jusqu'ici vécu sans passion?

En un mot, franchement, mon cher, êtes-vous vierge?

SILVIO

Vierge du cœur à Tàme, et de la tête aux pieds.

LAERTE

.Bon! je ne hais rien tant que les jeunes roués. Le cœur d'un libertin est fait comme une auberge; On y trouve à toute heure un grand feu bien nourri, Un bon gîte, un bon lit, — et la clef sur la porte. Mais on entre aujourd'hui? demain il faut qu'on sorte. Ce n'est pas ce bois- là dont on fait un mari. Que tout vous soit nouveau, quand la femme est nouvelle. Ce n'est jamais un bien que l'on soit plus vieux qu'elle. Ni du corps ni du cœur. — Tâchez de deviner. Quel bonheur, en amour, de pouvoir s'étonner! Elle aura ses secrets, et vous aurez les vôtres. Restez longtemps enfants : vous nous en ferez d'autres. Ce secret-là surtout est si vite oublié!

SILVIO

Si ma femme pourtant croit trouver un roué, Quel misérable effet fera mon ignorance ! N'appréhendez-vous rien de ces étonnements?

LAERTE

Ceci pourrait sonner comme une impertinence. Mes filles n'ont, monsieur, que de très bons romans. Ah! Silvio, je vous livre une fleur précieuse. Effeuiliez lentement cette ignorance heureuse. Si vous saviez quel tort se font bien des maris, En se livrant dans l'ombre à des secrets infâmes, Pour le fatal plaisir d'assimiler leurs femmes Aux femmes sans pudeur dont ils les ont appris! Ils ne leur laissent plus de neuf que l'adultère. Si vous étiez ainsi, j'aimerais mieux Irus. Rappelez-vous ces mots, qui sont dans l'Hespérus : « Respectez votre femme, amassez de la terre (( Autour de cette fleur prête à s'épanouir; (( Mais n'en laissez jamais tomber dans son calice. »

SILVIO.

Mon père, embrassez-moi. — Je vois le ciel s'ouvrir.

LAERTE

Vous êtes, mon enfant, plus blanc qu'une génisse ; Votre bon petit cœur est plus pur que son lait; Vous vous en défiez, et c'est ce qui me plaît. Croyez-en un vieillard qui vous donne sa fille. Puisque je vous ai pris pour rem|)lir ma famille, Fiez-vous à mon choix. — Je ne me trompe pas.

SILVIO

La lumière s'en va de fenêtre en fenêtre.

LAERTE

L'heure va donc sonner. — Mon fils, viens dans mes bras.

SILVIO

Elle se perd dans l'ombre, elle va disparaître.

LAERTE

Ton rôle est bien appris? Tu n'as rien oublié?

A ftUOI RÈVEXT LES JEUNES FILLES

(Âcie 1, scène IV).

NINON

Un billet? d'où vient-il?

Exeunl.

**M NETTE**

Que dis-tu?

NINON

C'est une contredanse.

Ira deri. — Sans amour... Ah! ma chère romance!

NINETTE

Va te coucher, Ninon; je ne saurais dormir.

NINON

Ma foi, ni moi non plus.

A part.

Il n'aurait qu'à venir.

NINETTE, chantant.

Léonore avait un amant

Qui lui disait : Ma chère enfant...

NINON.

Je crains vraiment pour toi que le froid ne te prenne.

NINETTE

J'étouffe de chaleur.

A paît.

Je tremble qu'il ne vienne,

NINON, continuant la chanson.

Oui lui disait : Ma chère enfant...

NINETTE

Je crois que son dessein est de coucher ici.

NINON

On monte l'escalier; mon Dieu! si c'était lui !

NINETTE, iv[rii-oiiant.

Léonore avait un amant...

NINON

Elle ne songe pas à me céder la place. S'il allait arriver!

NINETTE

Ma chère sœur, de grâce, Va-t'en te mettre au lit.

NINON

Pourquoi? je suis très bien.

Ecoute: — promets-moi que lu n'en diras rien; Je vais te confier...

Il faut que je t'avoue...

NINON

Jure-moi sur Tlionneur...

NINETTE

Garde-moi le secret.

NINON

Tiens; ouvre cette lettre.

NINETTE

Et loi, lis ce billet.

# TOUTES LES DEUX A LA FOIS

Grand Dieu! le même nom!

NINETTE

Ma chère, l'on nous joue!

NINON

Quelle horreur!

J'en mourrai.

NINON

Faut-il être effronté!

NINETTE

Flora me paiera cher pour l'avoir apporté!

NINON

Ce beau collier sans doute était sa récompense? Hélas!

NINETTE

Hélas!

NINON

Ma chère, à présent que j'y pense, C'est lui qui t'as suivie, hier,  
au parc anglais.

NINETTE

C'était lui qui chantait.

NINON

Tu le sais?

NINETTE

J'écoutais.

NINON

Je le trouvais si beau!

Je l'avais cru si tendre!

NINON

Nous lui dirons son fait, ma chère, il faut l'attendre.

NINETTE

Je veux bien ; restons là.

NINON

Comment crois-tu qu'il soit?

NINETTE

Brun, avec de grands yeux. Il n'a pas ce qu'il croit; Nous allons nous venger de la belle manière. .

NINON

Brun, mais pâle. Je crois que c'est un mousquetaire. Nous allons joliment lui faire la leçon.

NINETTE

Bien tourné, la main blanche, et de bonne façon. C'est un monstre, ma chère, un être abominable!

NINON

Les dents belles, l'œil vif. — Un monstre véritable. Quant à moi, je voudrais déjà qu'il fût ici.

NINETTE

Et le parler si doux! — Je le voudrais aussi.

NINON

Pour lui dire en deux mots...

Pour lui pouvoir apprendre.

NINON

Et l'air si langoureux qu'on pourrait s'y méprendre!...

NINETTE

Ah ! mon Dieu, quelqu'un vient; j'ai cru que c'était lui.

NINON

C'est lui, c'est lui, ma chère.

## ACTE II, SCÈNE II

Silvio entre, le visage couvert de son manteau et l'épée à la main.  
NINETTE, voyant qu'il hésite.

Entrez donc par ici!

Irus entre, répée à la main, d'un côté; le duc Laërte de l'autre.  
mus.

Holà! quel est ce bruit?

LAERTE

Holà! quel est cet homme?

Laërte et Silvio croisent l'épée.

IRUS, s'interposant.

Monsieur, demandez-lui s'il est bon gentilhomme.

LAERTE, donnant dans l'obscurité un coup de plat d'épée à  
Irus.

Non, non, c'est un voleur!

IRUS, tombant.

Aïe ! aïe ! il m'a tué.

Flora jette par la fenêtre un seau d'eau sur la tête d'Irus.

Au secours ! on m'inonde. Ah ! je suis tout mouillé !

Laërte et Silvio se retirent.

NINON

Qu'est devenu Silvio?

NINETTE

Je ne vois pas mon père

Elles cherchent et roncoutrent Irus.

## **TOUTES LES DEUX**

A l'assassin ! au meurtre ! un homme est là par terre.

Elles se sauvent.

IRUS, seul, couché.

Oui, oui, n'attendez pas que j'aïlle me lever; Si je disais un mot, ils viendraient m'achever.

Flora entre dans l'obscurité; elle rencontre Irus, qu'elle piend pour Silvio. FLORA.

Êtes-vous là, seigneur Silvio?

IRUS, à part.

Laissons-la croire, C'est moi ! je suis Silvio.

ae A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES.

FLORA, reconnaiss.mt Iras.

Vous avez donc reçu Quelque coup de rapière? Entrez dans cette armoire.

Elle le pousse dans une feniHie ouverte. NINETTE, rencontrant Silvio au fond du balcon.

Entrez dans celte chambre, ou vous êtes perdu.

Elle l'enferme dans sa chambre.

## SCENE m

Une chambre. — Le point du jour.

IKLo, sorlanl d'une armoire; olL\ lUj d'un cabinet.

IRUS

.leir'enlends plus de bruit.

SILVIO.

Je ne vois plus personne, mus.

Par la mort-Dieu ! monsieur, que faites-vous ici ?

SILVIO

C'est une question qui m'appartient aussi.

IRUS

Ah ! tant que vous voudrez, mais la mienne est la bonne.

SILVIO

Je vous la laisse donc, en n'y répondant pas.

IRUS

Eh bien ! moi, j'y réponds. — Si j'y suis, c'est ma place. Ce n'est jtas par-dessus le mur de la terrasse Que j'y suis arrivé, comme un larron d'honneur. J'y suis venu, cordieu ! comme un homme de cœur. Je ne m'en cache pas !

SILVIO

Vous sortez d'une armoire.

## ACTE II, SCENE III

mus.

S'il faut vous le prouver pour vous y faire croire. Je suis votre homme au moius, mon petit hobereau.

SILVIO

Je ne suis pas le vôtre, et vous criez trop haut.

Il vent s'en aller.

IRUS

Par le sang! par la. mort! mon petit gentilhomme, Il faut donc vous apprendre à respecter les gens? Yoilà votre façon de relever les gants !

SILVIO

Écoutez-moi, monsieur, votre scène m'assomme. Je ne sais ni pourquoi ni de quoi vous criez.

mus.

C'est qu'il ne fait pas bon me marcher sur les pieds. Vive Dieu ! savez-vous que je n'en crains pas quatre ? Palsambleu ! ventre-bleu ! je vous avalerais.

### SILVIO

Tenez, mon cher monsieur, allons plutôt nous battre. Si VOUS continuiez, je vous souffletterais.

mus.

Morl-Dieu ! ne croyez pas, au moins, que je balance.

LAERTE, dans l,i coulisse.

Ninette ! holà, Ninon !

mus.

C'est le père. — Silence !

Esquivons-nous, monsieur, nous nous retrouverons.

Il rentre dans son armoire, et Silvio dans le cabinet. LAEKTE.

Ninon ! Ninon !

NINON, entrant.

Mon père, après l'histoire affreuse Qui s'est passée ici, j'attends tous vos pardons.

Je n'aime plus Silvio. — Je vivrai malheureuse, Et mon intention est d'épouser Irus.

Elle se jette à genoux.

LAERTE

Je suis vraiment ravi que vous ne Taimiez plus. Quel roman lisez-vous, Mnon, cette semaine?

NINETTE, entrant et se jetant à g-onoux de l'autre coté.

o mon père! ô mon maître ! Après l'horrible scène Dont celte nuit nos murs ont été les témoins, A supporter mon sort je mettrai tous mes soins. Je hais mon séducteur, et je me hais moi-même. Si vous y consentez, Irus peut m'épouser.

LAERTE

Je n'ai, mes chers enfants, rien à vous refuser. Vous m'avez offensé. — Cependant je vous aime, Et je ne prétends pas m'opposer à vos vœux. Enfermez-vous chez vous. — Ce soir, à la veillée, Vous trouverez en bas la famille assemblée. Comme vous ne pouvez l'épouser toutes deux, Irus fera son choix. Tachons donc d'être belles; Il n'est point ici-bas de douleurs éternelles. Allez, retirez-vous.

Il soit. Ninon et Ninctte le suivent.

## ACTE II, SCÈNE V

mus.

Je ne rends point de compte.

SILVIO

Vous daignerez me dire, au moins, monsieur le comte, Laquelle des deux sœurs il me reste à fléchir.

mus.

Je n'en sais rien, monsieur, laissez-moi réfléchir.

SILVIO

INinette vous plaisait davantage, il me semble.

mus.

Vous l'avez dit. Je crois que je la préférais.

SILVIO

Fort bien. Maintenant donc allons nous battre ensemble.

mus.

Je vous ai dit, monsieur, que je réfléchirais.

Ils sorlenl.

## SCENE V

Le jardin.

LAERTE, .oui.

Mon Dieu ! tu m'as béni. — Tu m'as donné deux filles.

Autour de mon trésor je n'ai jamais veillé.

Tu me l'avais donné, — je te l'ai confié.

Je ne suis point venu sur les barreaux des grilles

Briser les ailes d'or de leur virginité.

J'ai laissé dans leur sein fleurir ta volonté.

La vigilance humaine est une triste affaire.

C'est la tienne, ô mon Dieu! qui n'a jamais dormi.

Mes enfants sont à toi; je leur savais un père.

J'ai voulu seulement leur donner un ami; —

Tu les a vu grandir, — tu les as faites belles.

De leurs bras enfantins, comme deux sœurs fidèles.

Elles ont entouré leur père à cheveux blancs;

Aux forces du vieillard leur sève s'est unie,

Ces deux fardeaux si doux suspendus à sa vie

Le font vers son tombeau marcher à pas plus lents.

La nature aujourd'hui leur ouvre son mystère.

Ces beaux fruits en tombant vont perdre la poussière

Qui devrait au soleil leur contour velouté.

L'amour va déflorer leurs tiges chancelantes.

Je te livre, ô mon Dieu ! ces deux herbes tremblantes.

Donne-leur le bonheur, si je l'ai mérité.

On enlend dcu.x coups de pistolet.

Qui se bat par ici ? Quel est donc ce tapage ?

Irus entre la tête enveloppée de son niouchoii', Spadille portant son chapeau, et Quinola sa perruque.

Que diantre faites-vous dans ce sot équipage,

Mon neveu?

mus.

Je suis mort. Il vient de me viser.

LAERTE

Il était bien matin, Irus, pour vous griser.

mus.

Regardez mon chapeau, vous y verrez sa balle.

LAERTE

Alors votre chapeau se meurt, mais non pas vous.

Entrent Ninon et Ninctte, toutes deux vêtues en religieuses.

Que nous veut à présent cet habit de vestale? Sommes-nous par hasard à l'hôpital des fous ?

NINON

Mon père, permettez à deux infortunées  
D'aller finir leurs jours dans le fond d'un couvent.

LAERTE

Ah! voilà ce matin par où souffle le vent?

(Acte II, scène II).

mus.

Aïe, aïe ! il m'a tué.

## **ACTE II, SCÈNE II. /t**

NIXETTE.

Mon père et mon seigneur, vos filles sont damnées; Elles n'auront jamais que leur Dieu pour époux.

LAERTE

Voyez, mon cher Irus, jusqu'où va votre empire. On prend toujours le mal pour éviter le pire. Mes filles aiment mieux épouser Dieu que vous. Levez-vous, mes enfants; — je suis ravi, du reste, De voir que vous aimez Silvio toutes les deux. Rentrez chez moi. — Ce jour doit être un jour heureux. Et vous, mon cher garçon, allez changer de veste.

mus.

Ai-je du sang froid sur moi? Mon oreille me cuit.

SPADILLE

Oui, monsieur.

QUINOLA

Non, monsieur.

mus.

Je me suis bien conduit.

Bxeunt,

## SCENE VI

La terrasse.

NINON, SILVIO, sur un banc.

SILVIO.

Écoutez-moi, Ninon, je ne suis point coupable.

Oubliez un roman où rien n'est véritable

Que l'amour de mon cœur, dont je me sens pâmer.

NINON

Taisez-vous; — J'ai promis de ne pas vous aimer.

41 A OLOI REVENT LES JEUNES FILLES,

SILVIO.

Flora seule a tout fait par une maladresse.

Les billets d'hier soir portaient la même adresse.

C'est en les envoyant que je me suis trompé;

Le nom de votre sœur sous ma plume est tombé.

Le vôtre de si près, comme vous, lui ressemble.

La main n'est pas bien sûre, hélas! quand le cœur tremble,

Et je tremblais; — je suis un enfant comme vous.

KINON.

De quoi pouvaient servir ces deux lettres pareilles? Je vous écouterai de toutes mes oreilles, Si vous ne mentiez pas avec ces mots si doux.

Je vous aime, Ninon, je vous aime à genoux.

NINON

On relit un billet, monsieur, quand on l'envoie.

Quand on le recopie, on jette le brouillon.

Ce n'est pas malaisé de bien écrire un nom.

Mais comment voulez- vous, Silvio, que je vous croie?.

Vous ne répondez rien.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon.

NINON

Lorsqu'on n'est pas coupable, on sait bien se défendre. Quand vous chantiez hier de cette voix si tendre, Vous saviez bien mon nom, je l'ai bien entendu. Et ce baiser du parc que ma sœur a reçu, Aviez-vous oublié d'y mettre aussi l'adresse? Regardez donc, monsieur, quelle scélératesse! Chanter sous mon balcon en embrassant ma sœur!

SILVIO

Je vous aime, Ninon, comme voilà mon cœur.

## ACTE II, SCÈNE VI

Vos yeux sont de cristal, — vos lèvres sont vermeilles Comme ce ciel de pourpre autour de l'occident. Je vous trompais hier, vous m'aimiez cependant.

NINON

Que voulez-vous qu'on dise à des raisons pareilles?

Votre taille flexible est comme un palmier vert; Vos cheveux sont légers comme la cendre fine Qui voltige au soleil autour d'un feu d'hiver. Ils frémissent au vent comme la balsamine; Sur votre front d'ivoire ils courent en glissant, Comme une huile craintive au bord d'un lac d'argent. Vos yeux sont transparents comme l'ambre fluide Au bord du Mémen; — leur regard est limpide Comme une goutte d'eau sur la grenade en Heurs.

NIXON.

Les vôtres, mon ami, sont inondés de pleurs.

## SILVIO

Le son de votre voix est comme un bon génie  
Qui porte dans ses mains un vase plein de miel.  
Toute votre nature est comme une harmonie;  
Le bonheur vient de vous, comme il vous vient du ciel.  
Laissez-moi seulement baiser votre chaussure;  
Laissez-moi me repaître et m'ouvrira blessure.  
Ne vous détournez pas; laissez-moi vos beaux yeux.  
N'épousez pas Irus, je serai bien heureux.  
Laissez-moi rester là près de vous, en silence,  
La main dans votre main passer mon existence  
A sentir jour par jour mon cœur se consumer...  
MXON.  
Taisez-vous; — j'ai promis de ne pas vous aimer.  
i6 A QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES.

## SCÈNE VII

Un salon.

Lti DUC LAELLE, as^is sur une estiadc; IRUS, à sa droite, en liabit cramoisi et l'cpcc à la main; SILYIO, h sa gauche; SPA-

DILLE, QUI- NOLA, debout.

LAERTE

Me voici sur mon trône assis comme un grand juge. L'innocence à mes pieds peut chercher un refuge. Irus est le bourreau, Siivio le confesseur. Nous sommes justiciers de l'honneur des familles. Chambellan Quinola, faites venir mes filles.

Ninon et ISinctte, i entrent en bergères. NIKON.

C'est en mon nom, grand duc, comme au nom de ma sœur, Que je viens déclarer à Votre Seigneurie L'immuable dessein que nous avons formé.

LAERTE

Voilà l'habit claustral galamment transformé.

KINETTE.

Nous vivrons loin du monde, au fond d'une prairie, A garder nos moutons sur le bord des ruisseaux. Nous filerons la laine ainsi que vos vassaux, Nous renonçons au monde, au bien de notre mère. Il nous suffit, seigneur, qu'une juste colère Vous ait donné le droit d'oublier vos enfants.

LAERTE

Vous viendrez, n'est-ce pas, dîner de temps en temps?

## ACTE II, SCÈNE VII

MNETTE.

Nous VOUS demanderons un éternel silence. Si notre séducteur vous brave et vous offense, Notre avis, monseigneur, est d'en écrire au roi.

LAERTE

Le roi, si j'écrivais, me répondrait, je croi, Que nous sommes bien loin, et qu'il est en affaire. Tout ce que je puis donc, c'est d'en écrire au maire, Et c'est ce que j'ai fait, car il soupe avec nous.

Il oïtro un maire et un notaire.

A Ninon.

Allons, mon Angélique, embrassez votre époux.

A Mnette.

Il ne s'en ira point, ne pleurez pas, Ninette. Embrassez votre frère, il est aussi le mien.

A Irus.

Et vous, mon cher Irus, ne baissez point la tête; Soyez heureux aussi; — votre habit vous va bien.

Septembre 1832.

## A PÉPA

Pépa, quand la nuit est venue, Que ta mère t'a dit adieu; Que sous la lampe, à demi nue, Tu t'inclines pour prier Dieu;

A cette heure où l'âme inquiète Te livre au conseil de la nuit :

Au moment d'ôter ta cornette Et de regarder sous ton lit;

Quand le sommeil sur ta famille Autour de toi s'est répandu; o Pépita, charmante fille.

Mon amour, à quoi penses-tu?

## A PEPA

Qui sait? Peut-être à l'héroïne De quelque infortuné roman; A tout ce que l'espoir devine Et la réalité dément;

Peut-être à ces grandes montagnes Qui n'accouchent que de souris.

A des amoureux en Espagne, A des bonbons, à des maris;

Peut-être aux tendres confidences D'un cœur naïf comme le tien; A ta robe, aux airs que tu dances; Peut-être à moi, — peut-être à rien.

## A JUANA

o ciel ! je vous revois, madame, — De tous les amours de mon  
âme Vous le plus tendre et le premier.

Vous souvient-il de notre histoire?

Moi, j'en ai gardé la mémoire : — C'était, je crois. Tété dernier.

Ah ! marquise, quand on y pense, Ce temps qu'en folie on  
dépense.

Comme il nous échappe et nous fuit!

Sais-tu bien, ma vieille maîtresse, Qu'à l'hiver sans qu'il y pa-  
raisse, J'aurai vingt ans, et toi dix-huit?

Eh bien! m'amour, sans flatterie, Si ma rose est un peu pâlie.

Elle a conservé sa beauté.

Enfant! jamais tête espagnole Ne fut si belle, ni si folle.

Te souviens-tu de cet été?

De nos soirs, de notre querelle?

Tu me donnas, je me rappelle, Ton collier d'or pour m'apaiser,  
— Et pendant trois nuits, que je meure.

## A JUANA

Je m'éveillai tous les quarts d'heure, Pour le voir et pour le  
baiser!

Et ta duègne, ô duègne damnée!

Et la diabolique journée Où tu pensas faire mourir, o ma perle d'Andalousie, Ton vieux mari de jalousie, Et ton jeune amant de plaisir !

Ah! prenez-y garde, marquise, Cet amour-là, quoi qu'on en dise, Se retrouvera quelque jour.

Quand un cœur vous a contenue, Juana, la place est devenue Trop vaste pour un autre amour.

Mais que dis-je ? ainsi va le monde.

Comment lutterais-je avec l'onde Dont les flots ne reculent pas?

Ferme tes yeux, tes bras, ton âme; Adieu, ma vie, — adieu, madame.

Ainsi va le monde ici-bas.

Le temps emporte sur son aile Et le printemps et l'hirondelle.

Et la vie et les jours perdus; Tout s'en va comme la fumée, L'espérance et la renommée, Et moi qui vous ai tant aimée, Et toi qui ne t'en souviens plus !

A MADAME N. MENESSION

## **QUI AVAIT MIS EN MUSIQUE DES PAROLES DE L AUTEUR**

Madame, il est heureux, celui dont la pensée (Qu'elle fût de plaisir, de douleur, ou d'amour) À pu servir de sœur à la vôtre un seul jour : Son âme dans votre âme un instant est passée;

Le rêve de son cœur un soir s'est arrêté, Ainsi qu'un pèlerin, sur le seuil enchanté Du merveilleux palais tout peuplé de féeries Où dans leurs voiles blancs dorment vos rêveries.

Qu'importe que bientôt, pour un autre oublié, De vos lèvres de pourpre il se soit envolé, Comme l'oiseau léger s'envole après l'orage ? Lorsqu'il a repassé le seuil mystérieux, Vos lèvres Font doré, dans leur divin langage, D'un sourire mélodieux.

Novembre 1831.

SlZOxN

Heureux celui dont le cœur ne demande qu'un cœur, et qui ne désire ni parc à l'anglaise, ni opéra seria, ni musique de Mozart, ni tableaux de Raphaël, ni éclipse de lune, ni même un clair de lune, ni scènes de roman, ni leur accomplissement.

Jean-I'all.

Ce que j'écris est bon pour les buveurs de bière Qui jettent la bouteille après le premier verre : C'est l'histoire d'un fou mort pour avoir aimé A casser une pipe après avoir fumé.

Deux muscadins d'abbés, qui soupaient chez le pape,

Étant venus un jour à bout de se griser.

Lorsque pour le dessert on eut tiré la nappe,  
Dans un coin des jardins se mirent à causer.  
L'un deux, nommé Cassius, frappant sur sa calotte,  
Dit qu'en fait de maîtresse, il était mal tombé,  
Ayant pour tout potage une belle idiote.  
Qui s'appelait, je crois, la marquise de B.  
(( Voilà huit jours, dit-il, que je ne sais qu'en faire.  
Et c'est une bégueule à vous porter en terre.  
— La faute en est à toi, répondit le second,  
Si tu n'en tires rien. » L'autre dit : « Parbleu non,  
Je n'ai pas le talent de réchauffer les marbres.  
Son ami là-dessus se mit à parler bas.  
Très vite et très longtemps, et tous deux sous les arbres  
Disparaissant bientôt, ils doublèrent le pas.  
Cassius reconduisit l'autre jusqu'à la porte.  
Et demeura chez lui jusques au lendemain.  
Il en sortit tremblant, une fiole à la main :  
Et le jour qui suivit, sa maîtresse était morte.

11 se passa deux ans, durant lesquels Cassius Et son ami l'abbé  
ne se parlèrent plus. Cassius se montrait peu, boudait, ne riait  
guère, Buvait moins, maigrissait. L'autre, tout au contraire, Bien

poudré, l'œil au vent, les poches pleines d'or, L'air impudent, taillé comme un tambour-major. Possédant, en un mot, tout ce qui plaît aux femmes, Loin de changer en rien, toujours près de ces dames, Toujours rose, toujours charmant, continua D'épanouir à l'air sa désinvoltura.

Tous les deux cependant menaient un train semblable, Et chez Sa Sainteté se rencontraient à table, A l'église, au boston : ils se disaient deux mots. Se touchaient dans la main, et se tournaient le dos. Cela dura deux ans, je viens de vous le dire, Cassius dépérissait, tombait de mal en pire, Arrivait à souper les cheveux dépoudrés. Avec un pied de rouge et les bas mal tirés.

Un beau soir de printemps, certaine demoiselle

Arrivant de Paris vint chez Sa Sainteté.

Cassius s'alla planter tout à coup derrière elle,

Et resta là. Ceci ne fut point remarqué.

Le fait est qu'elle avait des yeux à l'espagnole.

L'air profondément triste et le pied très petit.

Du reste, elle était bête. — Enfin, lorsqu'on partit,

Cassius, tout en suivant la belle créature,

Vit son ami Tabbé qui cherchait sa voiture :

Il lui saisit le bras si fort que le tabac

Qu'il offrait à quelqu'un sur le pied lui tomba.

« Fortunio, dit-il, écoute. » Ils s'arrêtèrent

Sur un banc des jardins : les autres s'en allèrent.

Les vents du sud sifflaient sur leurs têtes, les cieux

Étaient sombres. Cassius prit un ton furieux :

« Un certain jour, dit-il, j'avais cru qu'une femme

Méritait mon mépris; tu t'es moqué de moi.

Et tu m'as répondu : Ne méprise que toi!

Ce que je m'efforçais de trouver dans son âme

D'amour et de bonheur, c'est en la dégradant

Jusqu'au rôle muet et vil de l'instrument,

Que je sus le trouver sur un mot de ta bouche.

J'attendais que du luth la corde retentît :

Ce n'est point une corde, ami, c'est une touche, M'as-tu dit. Frappe donc. Une femme, une nuit... Je suivis ton conseil, que l'enfer entendit. Un philtre rassembla les forces de son être; Son pâle et triste amour, que je faisais peut-être Répandre, goutte à goutte, avant que de mourir, Sur dix ou douze amants qu'il aurait pu nourrir, Déborda tout à coup comme un fleuve en furie, Dont la digue est rompue et qu'a gonflé la pluie. Je frappai la statue; une femme en sortit; J'ouvris les bras, et bus sa vie en une nuit. ^

Ah! Fortunio, pourquoi n'as-tu commis qu'un crime? Mais le peu de poison que ta main me versa Ne fit qu'un assassin et non une victime...

— Et que veux-tu, dit l'autre, avec ces phrases-là? Il faut que je m'en aille, ou que tu te dépêches.

— As-tu, reprit Cassius, encor de ce poison?

— Moi ! tant que tu voudras, plein une boîte à mèches.

— Écoute : cette femme avait porté le nom

D'un autre : elle avait eu des amants qu'on ignore. Je n'ai fait que presser ce qu'il restait encore De sève au cœur du fruit. J'en veux un aujourd'hui Fermé pour tous; pour moi (moi seul!) épanoui, Après moi refermé. Je veux toute une vie, Et j'ajoute la mienne au marché.

— Ton envie, Répondit Fortunio, me sourit. Seulement Tu l'aurais pu d'abord dire plus simplement. Quelle est ta jeune fille ? Il te la faut jolie ; Sinon ton tour est sot et ne vaut que moitié. Ensuite, il faut qu'elle ait pour toi quelque amitié.

Au reste, je conviens, mon cher, que ton idée,

Qui pourrait étonner un homme compassé,

Par la tête le soir m'a quelquefois passé.

Au goût du jour, d'ailleurs, elle est accommodée.

Lorsqu'un homme s'ennuie et qu'il sent qu'il est las

De traîner le boulet au bain d'ici-bas,

Dès qu'il se fait sauter, qu'importe la manière.

J'aimerais tout autant ce que tu me dis là

Que de prendre un beau soir ma prise de tabac

Dans un baril d'opium ou dans ma poudrière.

— Eh bien! cria Cassius, marchons de ce côté. » Tous les deux à pas lents regagnèrent la rue.

( { Mais, dit Fortunio, le nom de ta beauté?

— Avançons, dit Cassius. Yois-tu cette statue?

— Oui,

— Vois-tu ce portique entr'ouvert? Sa maison Est derrière.

— Et son nom?

— On l'appelle Suzon. »

Les abbés là-dessus traversèrent la ville; Cassius chez son ami tomba pâle et défait, Tandis qu'à son tiroir l'autre, d'un air tranquille, Ayant tiré sa drogue, en sifflant l'apprêtait. « Ah çà! dit Fortunio, tu connais donc ta belle De ton voyage en France, ou comment t'aime-t-elle? C'est la seconde fois ce soir que je la vois.

— Moi, répondit Cassius, c'est la première fois.

— Comment? Que veux-tu faire alors de cette poudre?

— J'ai gagné deux laquais : nous avons arrêté

Que Suzanne, demain, la prendrait dans son thé.

Et quand je devrais être écrasé de la foudre,

Nous verrons qui rira, quand son palais désert

Se trouvera le soir par mégarde entr'ouvert.

— Que dis-tu? reprit l'autre : abuser d'une femme

Dont tu n'es point aimé ! Voler le corps sans l'câme,

C'est affreux, c'est indigne, et c'est moins amusant.

Eii quoi! parce qu'un jour un philtre complaisant

L'aura jetée à bas et la laissera nue,

Livrée au premier chien qui passe dans la rue,

Tu seras, loi, Cassius, content d'être ce chien?

Et tu détrôneras des sphères de lumière

La vertu d'une enfant qui, du ciel à la terre,

N'a que sa foi pour elle et ses bras pour soutien,

Pour te rouler sur elle une nuit dans ta fange.

Et te désaltérer sur les lèvres d'un ange

D'une soif de ruisseau! Pitoyable insensé!

Est-ce donc pour cela que sa mère a passé

Tant de jours inquiets, tant de nuits d'insomnie?

Qu'elle-même ce soir sur son lit a prié,

Qu'elle a fermé sa porte, et pour l'autre moitié

Gardé jusqu'à seize ans la moitié de sa vie;

Qu'elle a de son amour enfermé le trésor

Comme une fleur pudique en son calice d'or?

Quand je t'ai conseillé de tuer une femme.

Elle t'aimait du moins; c'est là qu'est le bonheur,

C'est là tout. o Cassius, n'étouffe pas ta flamme  
Sous la cendre; crois-moi, cherche comme un plongeur  
Cette perle qui dort dans la mer de son cœur.

— Et quand donc, dit Cassius, et de quelle manière

Me ferai-je aimer d'elle? En baisant son talon?

En enrayant ma roue à l'éternelle ornière?

(Acte II, scène VII). ^^^^^ ^^^ Angéli,'ue!"embrasscz  
votre époux.

En me faisant son ombre? Ah! mordieu, c'est trop long. Lui  
plairai-je, d'ailleurs? La chance en est douteuse : Elle aimera plus  
vite une fois dans mes bras. Que la mort entre nous serve  
d'entremetteuse.

— Je vois, dit Fortunio, que lu ne connais pas Le plus grand  
des moyens.

— Lequel?

— Le magnétisme.

— Bah! dit Cassius, tu ris. Avec ton athéisme, Comment y croi-  
rais-tu ! Pour moi, je ne crois rien, Sinon ce que je vois.

— Ah! dit l'autre, très bien :

Tu crois ce que tu vois! o raisonneur habile! Et l'aveugle, à ton  
gré, que croira-t-il alors? Parce que l'on t'a fait à ta prison d'argile  
Une fenêtre ou deux pour y voir au dehors ; Parce que la moitié  
d'un rayon de lumière Échappé du soleil dans ton œil peut glis-  
ser, Quand il n'est pas bouché par un grain de poussière, Tu crois

qu'avec ses lois le monde y va passer! o mon ami ! le monde incessamment remue Autour de nous, en nous, et nous n'en voyons rien. C'est un spectre voilé qui nous crée et nous tue, C'est un bourreau masqué que notre ange gardien. Sais-tu, lorsque ta main touche une jeune fille. Ce qui se passe en elle, en toi? Qu'en as-tu vu? Qui te fait tressaillir lorsque son œil pétille? S'il ne se passe rien, pourquoi tressaillies-tu? Quand l'aigle, au bord des mers, aperçoit l'hirondelle Et lui dit en passant, d'un regard de ses yeux.

De le suivre, as-tu vu ce qui se passe entre eux?

S'il ne se passe rien, pourquoi donc le suit-elle?

Eh quoi! toi confesseur, toi prêtre, toi Piomain,

Tu crois qu'on dit un mot, qu'on fait un geste en vain!

Un geste, malheureux! tu ne sais pas peut-être

Que la religion n'est qu'un geste, et le prêtre

Qui, l'hostie à la main, lève les bras sur nous,

Un saint magnétiseur qu'on écoute à genoux!

Tu crois ce que tu vois! toi qui, dans la nuit sombre,

Portes l'élole blanche et vas t'asseoir dans l'ombre

Des confessionnaux, pour tenir dans ta main

La tête d'une enfant qui t'appelle son père,

Qui te dit des secrets qu'elle cache à sa mère,

Et de ce qui se fait à l'ombre du saint lieu

Ne peut en appeler à rien, pas même à Dieu!  
Quand Chrislus renversa les idoles de Rome,  
Il avait vu (luel pas restait à faire encor,  
Et qu'à qui veut donner l'homme pour maître à l'homme,  
Un caveau verrouillé vaut mieux qu'un trépied d'or.  
C'est ce pouvoir, ami, c'est ce nœud redoutable  
De l'aigle à l'hirondelle et du prêtre à l'enfant,  
Qui fait que Thomme fort doit briser son semblable  
Contre sa volonté de fer qui le défend.

Essaye, et tu verras. Quand la nuit solitaire Sur son cilice d'or  
s'assoira sur la terre. Laisse évoquer le diable au bouvier du chemin,  
Qui veut faire avorter la vache du voisin; Évoque ton courage et le sang de tes veines,  
Ton amour et le dieu des volontés humaines! Pénètre dans la chambre où Suzon dormira;  
Ke la réveille pas; parle-lui, charme-la;

Donne-lui, si tu veux, de l'opium la veille. Ta main à ses seins nus,  
ta bouche à son oreille; Autour de tes deux bras roule ses longs cheveux,  
Glisse-toi sur son cœur, et dis-lui que tu veux (Entends-tu? que tu veux!) sur sa tête et sous peine  
De mort, qu'elle te sente et qu'elle s'en souvienne; Blesse-la quelque part, mêle à son sang ton sang;  
Que la marque lui reste et fais-toi la pareille, N'importe à quelle place, à la joue, à l'oreille,  
Pourvu qu'elle frémisse en la reconnaissant. Le lendemain sois dur, le plus profond silence.  
L'œil ferme, laisse-la raisonner sans effroi. Et dès la nuit

venue arrive et recommence. Huit jours de celté épreuve, et la proie est à toi.

— Je le veux, dit Gassius, et la pensée est bonne. Cette nuit je commence et l'attache à la croix

Huit jours à tout hasard, et que Dieu lui pardonne! »

Fortunio se trompait, il n'en fallut que trois.

Le quatrième jour Suzon vint à confesse;

Et derrière un pilier, caché dans l'ombre épaisse,

Gassius de son amour surprit l'aveu fatal.

11 dit à Fortunio : « Tou conseil infernal

Donne déjà son fruit; sa porte d'elle-même

S'ouvrira maintenant, car je sais qu'elle m'aime.

— Frappe donc! reprit l'autre.

— A ce soir.

— A ce soir ! »

Au coucher du soleil Gassius revint le voir. (( Viens souper, lui dit-il; il me reste une somme De quarante louis dans ma poche. Un autre homme.

Ou plus Silice ou plus fou que moi, la donnerait A quelque uiendianl; allons au cabaret. »

C'était par une nuit magnifique et sereine,

Où les vents embaumés frémissaient dans la plaine

Et les grillons du soir, sous le pied du passant,  
Cbantaient lans la rosée aux feux du ver luisant;  
La lune, à son lever, sur la cime des arbres  
Balançait mollement les ombres des saints marbres,  
Et plongeait "dans le fleuve aux flots élincelants  
Des lourds dieux de granit les colosses tremblants.  
Dans le coin enfumé d'une auberge malsaine  
Les abbés sur la table avaient croisé les bras.

« Eh bien ! cria Cassius, ne chanterons-nous pas ? »

Et, vidant d'un seul trait une bouteille pleine :

(( Allons, ai)bé, dit-il, un toast à ma Suzon ! »

Il se leva, lança son assiette au plafond,

Et se mit à chanter d'une voix triste et pure :

Si Lilla voulait nie promettre De m'ouvrir quand la nuit vien-  
dra, Je l'épouserais bien sans prêtre, Quitte à sauter par la fe-  
nêtre Quand sa mère s'éveillera.

Sommes-nous donc de vieilles femmes Qui toujours tremblent  
pour leurs os El, de peur du diable et des flammes, Attendent que  
leui-s vieilles âmes Sortent par dégoût de leurs peaux?

Moi, sur la planche de ma bière, Je souperais avec Lilla.

Par la fressure du saint-père !

lin homme peut casser son verre, Quand il a bu de ce vin-là.

Mlocs, a!)br, dit-il, un loa^l .< ni:i M'zm.

Le ciel a-t-il fait faire un pacte à la nature Avec l'homme, ou  
rit-il comme un malin esprit Quand il voit un tombeau qui s'en-  
tr'ouvre et sourit; ^Jamais vent de minuit, dans l'éternel silence,  
N'emporta si gaîment du pied d'un balcon d'or Les soupirs de  
l'amour à la beauté qui dort, Que lorsque les abbés fredonnant  
leur romance, Sur la bruyère sèche, en se tenant le bras, Vers leur  
œuvre sans nom marchèrent à grands pas.

Le lendemain dans Rome il courut la nouvelle Qu'une main  
inconnue avait tué Suzon, Et qu'on avait trouvé sur le pied d'une  
échelle Fortunio qui dormait au seuil de la maison.

Depuis ce jour, un fou qui blasphème et mendie

Vient s'asseoir quelquefois, à l'heure du sommeil,

Sur les lazzaronis étendus au soleil :

Il leur parle tout bas, les frotte et parodie

Les gestes d'un derviche et d'un magnétiseur :

Puis, quand il les éveille, il les frappe en fureur.

C'est Cassius qui survit à Suzon; sa victime Lui mourut dans  
les bras trop tôt pour l'assouvir Et lui, resté tout seul à la moitié  
du crime, Sur le pavé de Rome achève de mourir.

## A JULIE

On me demande, par les rues,

Pourquoi je vais i^ayant aux grues,

Fumant mon cigare au soleil,

A quoi se passe ma jeunesse,

Et depuis trois ans de paresse

Ce qu'ont fait mes nuits sans sommeil

Donne-moi tes lèvres, Julie; Les folles nuits qui t'ont pâlie Ont  
séché leur corail luisant.

Parfume-les de ton haleine; Donne-les-moi, mon Africaine,  
Tes belles lèvres de pur sang.

Mon imprimeur crie à tue-tête Que sa machine est toujours  
prèle, Et que la mienne n'en peut mais.

D'honnêtes gens, qu'un club admire, N'ont pas dédaigné de  
prédire Que je n'en reviendrai jamais.

## A JULIE

Julie, as-tu du vin d'Espagne?

Hier, nous battions la campagne Va donc voir s'il en reste  
encor.

Ta bouche est brûlante, Julie; Inventons donc quelque folie  
Qui nous perde l'âme et le corps.

On dit que ma gourme me rentre, Que je n'ai plus rien dans le  
ventre, Que je suis vide à faire peur; Je crois, si j'en valais la  
peine, Qu'on m'enverrait à Sainte-Hélène, Avec un cancer dans le  
cœur.

Allons, Julie, il faut t'attendre A me voir quelque jour en  
cendre.

Comme Hercule sur son rocher.

Puisque c'est par toi que j'expire, Ouvre ta robe, Déjanire, Que  
je monte sur mon bûcher.

Mars i832.

## **A LAURE**

Si tu ne m'aimais pas, dis-moi, fille insensée, Que balbutiais-tu  
dans ces fatales nuits? Exerçais-tu ta langue à railler ta pensée ?  
Que voulaient donc ces pleurs, cette gorge oppressée, Ces sang-  
lots et ces cris?

Ah ! si le plaisir seul t'arrachait ces tendresses, Si ce n'était  
que lui qu'en ce triste moment Sur mes lèvres en feu tu couvrais  
de caresses Comme un unique amant;

Si l'esprit et les sens, les baisers et les larmes Se tiennent par  
la main de ta bouche à ton cœur, Et s'il te faut ainsi, pour y trou-  
ver des charmes, Sur l'autel du plaisir profaner le bonheur :

Ah ! Laurette ! ah ! Laurette, idole de ma vie. Si le sombre démon de tes nuits d'insomnie Sans ce masque de feu ne saurait faire un pas, Pourquoi l'évoquais-tu, si lu ne m'aimais pas?

## **A MON AMI EDOUARD B**

Tu te frappais le front en lisant Lamartine, Edouard, tu pâlissais comme un joueur maudit; Le frisson te prenait, et la foudre divine, Tombant dans ta poitrine, T'épouvantait.toi-même en traversant ta nuit.

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie. C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour; C'est là qu'est le rocher du désert de la vie,

D'oïi les flots d'harmonie, Quand Moïse viendra, jailliront quelque jour.

Peut-être à ton insu déjà bouillonnent-elles, Ces laves du volcan, dans les pleurs de tes yeux. Tu partiras bientôt avec les hirondelles,

Toi qui te sens des ailes Lorsque tu vois passer un oiseau dans les cieux.

## **A MON AMI ALFRED T**

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille, Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui. Le bonheur m'a prêté plus

d'un lien fragile; Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

C'est ainsi que les Heurs sur les coteaux fertiles Etalent au soleil sur leur vulgaire trésor; Mais c'est au sein des nuits, sous des rochers stériles, Que fouille le mineur qui chercha un rayon d'or.

C'est ainsi que les mers, calmes et sans orages. Peuvent d'un flot d'azur bercer le voyageur; Mais c'est le vent du nord, c'est le vent des naufrages Qui jette sur la rive une perle au pêcheur.

Maintenant Dieu me garde ! Où vais-je ? Eh ! que m'importe ? Quels que soient mes destins, je dis comme Byron : « L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte. » Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive, De mon cachet de deuil sceller notre amitié, Et, que demain je meure ou que demain je vive. Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.

Mai 1832.

De Musset, Alfred, Les jeunes filles.

(AUREDIiflFNERî

iiri\*/^

wm

## Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/quoirventlesjeoomuss>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : [liregratuitement.com](http://liregratuitement.com). Tout ce que nous ajoutons reste libre.